

Nigel Harkness et Jacinta Wright (éds)

George Sand: Intertextualité et Polyphonie I

Palimpsestes, Échanges, Réécritures



PETER LANG

Oxford • Bern • Berlin • Bruxelles • Frankfurt am Main • New York • Wien

Des *Battuécas* de Mme de Genlis à la Vallée Noire : appropriation d'un modèle

On se souvient de l'hommage appuyé rendu par George Sand à Mme de Genlis, et à un de ses romans en particulier, dans *Histoire de ma vie*: 'J'avais seize ou dix-sept ans quand je le lus, [...] il m'a vivement impressionnée et il a produit son effet sur toute ma vie. Ce roman est intitulé *Les Battuécas*, et il est éminemment socialiste' (*OA* I, p. 627).

Les connaisseurs de George Sand sont à peu près les seuls à se rappeler *Les Battuécas* de Mme de Genlis, roman publié en 1816, réédité une fois l'année suivante. Le prolifique auteur de ce roman vécut de 1746 à 1830 et laissa cent quarante volumes d'écrits en tous genres, dont quarante étaient présents dans la bibliothèque de Nohant au moment de sa mise en vente en 1890;¹ mais la dame était déjà bien négligée par la postérité quand Sand, en 1854, lui consacra trois pages enthousiastes d'*Histoire de ma vie*, dans le cadre de chapitres (les deux derniers de la deuxième partie) qui évoquent les premières impressions littéraires d'Aurore Dupin. Le nom de Mme de Genlis est convoqué à cette place comme celui de l'auteur des *Veillées du château*, lues par la mère à sa fille en alternance avec des ouvrages de Berquin et avec 'd'autres fragments de livres à notre portée' (*OA* I, p. 630). Ce contexte n'est donc pas celui qui appelle avec le plus d'évidence l'évocation de la lecture, faite à seize ou dix-sept ans, d'un roman publié quand Aurore en avait douze. Les grandes lectures de l'adolescence (*René*, *Byron*, *Hamlet*) ont leur place marquée bien plus avant dans le récit autobiographique: au chapitre six de la quatrième partie, elles apparaissent comme le passage obligé de la formation d'une génération. *Les Battuécas* de Mme de Genlis

¹ Information donnée par Jeanne Goldin, 'De Félicité de Genlis à George Sand', in *L'Éducation des filles du temps de George Sand*, sous la direction de Michèle Hecquet (Arras: Presses de l'Université d'Artois, 1998), pp. 163-78 (p. 163).

ne méritent pas de figurer dans ce panthéon partagé de la gloire: qui d'autre se souvient de ce roman en 1854? Évoquant l'œuvre oubliée d'un auteur déjà presque oublié, Sand pratique la référence la plus singulière, ouvre la voie au secteur le plus distinctif de sa culture: c'est une part intime de son imaginaire à laquelle elle donne accès, qui doit avoir son origine dans l'enfance plus que dans l'adolescence (laquelle est l'âge de l'adaptation de l'intime au collectif et donc d'une certaine abdication de l'intime).

Ne pas avoir relu *Les Battuécas* depuis son adolescence n'empêche pas l'auteur d'*Histoire de ma vie* d'en proposer un résumé assez précis. Il se passe donc, avec le roman de Mme de Genlis, la même chose qu'avec les contes de Mme d'Aulnoy et ceux de Perrault, évoqués quelques pages auparavant comme premières lectures (*L'Oiseau bleu*, *Le Petit Poucet*, *Peau d'Ane*, *Serpentin vert*, etc.): 'Je ne les ai jamais relus depuis, mais je pourrais tous les raconter d'un bout à l'autre, et je ne crois pas que rien puisse être comparé, dans la suite de notre vie intellectuelle, à ces premières jouissances de l'imagination' (*OAI*, p. 618). Cette dernière phrase offre une piste: la lecture des *Battuécas* a été l'occasion d'une puissante jouissance de l'imagination que réactive, quelque trente-cinq ans plus tard, son évocation dans *Histoire de ma vie*. Même si l'éloge produit insiste sur la dimension politique de la leçon reçue de cette lecture, le sens de la célébration des *Battuécas* s'éclaire différemment en raison de la situation du passage dans le cadre d'un chapitre destiné à faire valoir l'apprentissage de la fiction par le goût du merveilleux: l'évocation des *Battuécas* précède de peu, en effet, la scène de 'l'écran vert', où l'enfant contemple, sur un tissu usé, les visions fantastiques que suscite son imagination à l'écoute des *Veillées du château* que lui lit sa mère.

'Il a produit son effet sur toute ma vie...' On interrogera cet énoncé en lui donnant cette variante particulière: 'il a produit son effet sur toute mon œuvre'. Il ne s'agit pas de partir en sourcier à travers l'immense corpus sandien pour y débusquer l'influence des *Battuécas* sous la forme de traces positives et quantifiables.² En lisant *Histoire de ma vie* comme une con-

2 Ma démarche est donc différente des deux seules études qui ont, à ma connaissance, abordé la question du rapport de George Sand à Mme de Genlis: l'article de Jeanne Goldin, déjà cité, qui envisage les similarités des existences entre les deux écrivaines

struction où chaque élément travaille à produire de la signification en vue d'édifier une mythologie personnelle, il s'agit de mesurer le sens que peut avoir une référence aussi appuyée que celle qui est faite aux *Battuécas*, objet littéraire dont la maigre mémoire est à ce point liée à George Sand qu'il devient presque, pour la postérité qui veut bien s'en souvenir, un titre dont s'est approprié ce dernier auteur. La réponse principale que nous souhaitons apporter est la suivante: la référence aux *Battuécas*, roman qui propose la figuration d'une vallée enchantée dans l'utopie, permet à Sand de donner un fondement archéologique – d'archéologie littéraire – à la Vallée Noire.

La vallée des Battuécas, ou le roman-vallée

Forte de la mémoire exceptionnelle qu'elle dit avoir conservée du roman, Sand le résume ainsi:

Les *Battuécas* sont une petite tribu qui a existé, en réalité ou en imagination, dans une vallée espagnole cernée de montagnes inaccessibles. A la suite de je ne sais quel événement, cette tribu s'est refermée volontairement en un lieu où la nature lui offre toutes les ressources imaginables, et où, depuis plusieurs siècles, elle se perpétue sans avoir aucun contact avec la civilisation extérieure. C'est une petite république champêtre, gouvernée par des lois d'un idéal naïf. On y est forcément vertueux. C'est l'âge d'or avec tout son bonheur et toute sa poésie. Un jeune homme, dont je ne sais plus le nom, et qui vivait là dans toute la candeur des mœurs primitives, découvre un jour, par hasard, le sentier perdu qui mène au monde moderne. Il se hasarde, il quitte sa douce retraite, le voilà lancé dans notre civilisation, avec la simplicité et la droiture de la logique naturelle. [...] Je ne sais plus combien de déceptions lui viennent quand il voit le mensonge, le charlatanisme, la convention, l'injustice partout. C'est le Candide

telles que rapportées dans leurs autobiographies respectives (sans s'arrêter particulièrement sur *Les Battuécas*); et un article de Mary Trouille ('Toward a New Appreciation of Madame de Genlis: The Influence of *Les Battuécas* on George Sand's Political and Social Thought', *French Review*, 71.4 (1998), 565-76), consacré exclusivement à l'influence du roman de Mme de Genlis sur la pensée politique et sociale de George Sand.

ou le Huron de Voltaire, mais c'est conçu plus naïvement. [...] Je crois que le jeune Battuécas retourne à sa vallée et recouvre sa vertu sans retrouver son bonheur, car il a bu à la coupe empoisonnée du siècle. Je ne voudrais pas relire ce livre, je craindrais de ne plus le trouver aussi charmant qu'il m'a semblé. (OA I, pp. 627-28)

Si l'on se reporte au roman de Mme de Genlis pour mener à bien cette nouvelle lecture à laquelle Sand répugne, on constate que le résumé est fidèle, même s'il donne à la vallée une importance qui excède la place, surtout inaugurale, qu'elle y a. L'essentiel du roman est en effet consacré à peindre l'en-dehors de la vallée puisqu'il accompagne le regard du nouveau Huron après sa sortie de celle-ci. On peut résumer les éléments du roman de Mme de Genlis qui doivent retenir notre attention: la vallée en question est située au sud de Salamanque et s'est fermée par un séisme au XI^e siècle. Un autre séisme l'a rouverte au XVI^e siècle, créant un petit passage que découvre le duc d'Albe lors d'une partie de chasse. Émerveillé de ce qu'il voit (une population non encore évangélisée et qui pourtant pratique les vertus chrétiennes), le duc d'Albe décide de ne pas ébruiter sa découverte mais de déléguer seulement quelques prêtres à l'intérieur de la vallée. Ceux-ci établissent un monastère qu'ils situent à l'entrée de celle-ci et qui est son seul lien avec l'extérieur. Le héros, Placide, naît en 1790 et raconte son histoire à un noble français qui a fui la Révolution. Éduqué par les prêtres du monastère, Placide a obtenu d'eux l'autorisation d'aller observer le monde en dehors de la vallée. Ce monde au spectacle duquel il fait son apprentissage est celui de l'Espagne déchirée par la guerre civile.

Parmi les éléments que Sand met en avant dans son résumé, ceux qui deviennent porteurs de la leçon des *Battuécas* sont au nombre de trois. Il s'agit d'abord d'un lieu, la vallée, sur-sémantisée comme telle, polarisée entre clôture et ouverture. La vallée est comme une île, mais pourvue de murs qui la constituent en un espace artificiellement voué à expérimenter l'écart entre le dedans et le dehors, la séparation, la différence. Il s'agit ensuite d'une valeur, le socialisme, qui prend corps dans une population qui vit en autarcie et, de ce fait, l'illustre comme une évidence première. Il s'agit enfin d'une expérience, la fiction, phénomène d'incarnation des valeurs en des personnages et en des lieux, qui se développe de manière privilégiée quand on lui consacre un espace réservé.

La leçon des *Battuécas* est donc politique et poétique à la fois : l'idée de fiction s'y confond avec celle d'utopie. On retiendra particulièrement, dans la représentation de celle-ci, qu'elle est localisée dans un espace naturalisé du monde réel, une vallée; qu'elle connaît son développement en dehors de l'histoire mais que les histoires y adviennent quand même, susceptibles d'être prises en charge par une narration, lorsque des personnages isolés entrent ou sortent de la vallée; qu'elle a partie liée avec les origines (âge d'or, mœurs primitives, candeur), ce qui en fait une expérience privilégiée de l'enfance. Cette leçon des *Battuécas* est une modélisation de l'utopie, opératoire partout où on veut bien la transporter.³

Les vallées des romans de Sand. La Vallée Noire

Ainsi, si l'on veut bien accorder à Sand qu'elle a appris une certaine idée de la politique chez Mme de Genlis, on ajoutera qu'en même temps elle y a appris la fiction et on expliquera par cette origine le fait que, chez Sand, la fiction se pense par vallées : plus que la famille, le village ou la ville, la vallée semble l'unité de mesure de la fiction. Elle est une scène : un espace organisé (en particulier avec village et château, selon une topographie qui a été souvent relevée) mais non pas saturé, ce qui permet du jeu. Il faudrait faire un relevé systématique de la figuration de vallées dans les romans de George Sand : se rappeler que la fin singulière d'*Indiana* à Bernica ne semble pas obéir à une autre nécessité que celle d'inscrire un absolu de vallée;⁴ que *Le Piccinino* devait d'abord s'intituler 'Valdemosà' (le Val des démons); que le château de *L'Homme de neige* s'appelle 'Valdemora'; que la principauté de Klémenti dans *Le Beau Laurence*, dont 'l'état social' présente

3 On pense, par exemple, au vingtième siècle, à la vallée tibétaine de 'Shangri La' qu'invente James Hilton dans son roman à succès de 1933, *Lost Horizon*.

4 Ce rapprochement entre la vallée des *Battuécas* et celle de Bernica dans *Indiana* a déjà été proposé par Mary Trouille, p. 571.

plein d'étrangetés, est 'une étroite vallée que surplombaient de tous côtés des cimes désolées, environnée d'innombrables vallons enfermés' en un 'réseau bizarre' et que les héroïnes de ce roman se nomment 'de Valclos' et 'de Valdère'.⁵ On peut signaler encore le titre de *Valvédre*, ou bien le fait que c'est le cadre d'une vallée alpine que l'auteur d'*Albine Fiori* a juste le temps de poser avant de lâcher la plume à jamais. D'un roman à l'autre, ou d'une vallée à l'autre donc...

Mais ne nous attardons pas à ces vallées qui ne servent qu'une fois: c'est surtout à la Vallée Noire que renvoie, pour le lecteur d'*Histoire de ma vie* familier de l'œuvre de George Sand, l'évocation de la 'petite république champêtre' où l'on est 'forcément vertueux'. Dans la dizaine d'années qui précèdent la publication de l'autobiographie et qui sont en partie consacrées à sa rédaction, l'idée de Vallée Noire s'est littérairement approfondie et précisée dans l'œuvre de Sand. On est amené à penser que Sand a délibérément construit sa vallée sous les auspices de celle des *Battuécas*, en souvenir de ce que la lecture de ce roman lui avait apporté: réussir l'acclimatation, essentielle dans sa vie, sur le sol de la Vallée Noire ('je suis une plante sinon originaire, du moins acclimatée').⁶

La 'partie sud-est du Berry' qui fait les premiers mots de *Valentine*, en 1832, n'a, est-on tenté de dire, de vallée que le nom, et le nom que de George Sand: comme si le besoin était décisif, chez cette dernière, de penser son lieu, celui qu'elle décide sien, comme vallée. On sait que la Vallée Noire reçoit son nom dès les premières pages du deuxième roman de l'auteur: difficile de dire si, alors, Sand savait déjà la reprise qu'elle allait en faire par la suite. *Valentine* est moins occupé à montrer la Vallée Noire qu'à la créer, avec une géographie accomplie dans toutes ses dimensions, physiques et humaines. Ladite vallée n'y est pas approchée sur le mode de l'utopie sociale mais, déjà, avec le souci d'y ancrer l'idéal. Dans *Valentine*, deux chapitres sont

5 George Sand, *Le Beau Laurence*, dans *Pierre qui roule*, édition d'Olivier Bara (Orléans: Éditions Paradigme, 2007), pp. 181 et 183.

6 George Sand, *Préfaces*, édition établie et annotée par Anna Szabó, 2 vol. (Debrecen: Kossuth Lajos Tudományegyetem, 1997), I, p. 140. La formule apparaît dans un court texte resté longtemps inédit après que l'auteur a renoncé à le placer dans *Histoire de ma vie*.

consacrés à peindre la vie que les héros obtiennent de partager un moment dans un pavillon isolé au fond du parc du château: dispositif restreint, fragile et tenace d'enchantement, qui met en abyme la vallée. Jusqu'à ce que George Sand apparaisse sur la scène littéraire, jusqu'à son deuxième roman, la partie sud-est du Berry était sans histoires, 'campagnes ignorées' des révolutions et des guerres où le voyageur de passage ne courait 'aucun' risque d'entendre la chronique féodale obligée, ou la légende miraculeuse de rigueur.⁷ La chronique et la légende, pour cette partie du Berry, c'est George Sand qui les écrit. Une douzaine d'années après avoir commencé à le faire, elle est amenée à se justifier, dans une lettre à un éditeur en 1844 (Véron, qui refuse de prendre *Le Meunier d'Angibault*): 'Walter Scott, notre maître à tous, a fait plus de vingt romans dont la scène tiendrait dans quarante lieues carrées'.⁸ Ces lignes témoignent du moment où, dans le milieu des années 1840, le rapport de Sand à la Vallée Noire est en train de prendre une maturité réflexive. En 1846, Sand publie dans *L'Éclaireur de l'Indre* un article, 'La Vallée Noire', où elle revendique la nomination accomplie dans *Valentine* comme un baptême.⁹ Dans le même temps, elle commence avec *La Mare au diable* la série des romans dits champêtres ou berrichons: cette forte acclimatation de la Vallée Noire dans son œuvre se poursuit jusqu'à la préface rédigée pour la nouvelle édition de *Valentine*, chez Hetzel, en 1852 ('il me semblait que la Vallée Noire, c'était moi-même'),¹⁰ et à la rédaction d'*Histoire de ma vie* où, au cœur des légendes de la Vallée, s'agit 'Georgeon, le diable de la Vallée Noire' (OAI, p. 835). Ainsi, entre George et la Vallée, le baptême semble avoir été réciproque.

À l'éclairage des *Battuécas*, de la référence faite à ce roman dans *Histoire de ma vie*, on peut se risquer à considérer le rôle que tient George Sand dans la Vallée Noire sous l'aspect d'une scénographie. Nommés l'un par l'autre,

George Sand, *Valentine*, éd. D. Zanone, dans *Œuvres complètes, 1832*, dir. B. Didier (Paris: Honoré Champion, 2008), pp. 433-34.

Lettre au Docteur Louis Véron [6 septembre 1844], *Corr* xxv, p. 446.

'La partie du Berry que j'ai baptisée Vallée Noire', *La Vallée Noire* (Saint-Cyr-sur-Loire: Christian Pirot, 1998), p. 29. Le texte de cet ouvrage reprend l'article publié dans les numéros des 28 novembre et 5 décembre 1846 de *L'Éclaireur de l'Indre*.

Sand, *Préfaces*, I, p. 177.

le personnage et la scène n'existent qu'ensemble. Considérons-les à partir du roman de Mme de Genlis. On peut comparer l'héroïne d'*Histoire de ma vie* au héros des *Battuécas*: les deux ouvrent les yeux sur le monde et font leur apprentissage à l'occasion du même spectacle violent de l'Espagne déchirée par la guerre civile. Le personnage George Sand peut aussi se comparer à celui du duc d'Albe des *Battuécas*: l'un et l'autre découvrent une vallée, s'émerveillent de sa population, l'introduisent au monde. Le geste de ces explorateurs est ambivalent: ils célèbrent une vallée en même qu'ils la menacent en cassant sa clôture. Sand contemple ce qu'elle a fait avec fierté et regret: 'si j'avais compté sur le retentissement de mes œuvres, je crois que j'eusse voilé avec jalousie ce paysage comme un sanctuaire', écrit la préfacière de *Valentine* en 1852.¹¹ Enfin, une troisième comparaison est possible: entre George Sand et Mme de Genlis. On n'est pas mal fondé à lire le portrait de l'auteur des *Battuécas*, dans le paragraphe qui précède l'évocation du roman, comme un autoportrait. Celle qui réveille avec sympathie le nom d'une 'bonne dame qu'on a trop oubliée, et qui avait un talent réel' peut songer avec anticipation que la postérité ne lui sera pas forcément plus indulgente. Sa propre œuvre trouvera elle aussi, semble-t-elle dire, sa raison d'être si elle a l'occasion, forte d'une peinture 'aussi large que possible' et d'une imagination 'restée fraîche' (*OA* I, p. 627), de toucher de jeunes lecteurs et d'ancrer en eux des idées généreuses, socialistes.

Conservatoire de l'enfance, réceptacle d'une bibliothèque élective, la Vallée Noire est la scène marquante, pour Sand, d'une révélation de soi. Une identité se trouve en effet à la rencontre de récits et de lieux: Sand revisite la lecture qu'elle fit, adolescente, des *Battuécas* comme une étape importante de l'appropriation de son lieu et de son rôle. Quand la conquête en est vraiment faite, quand l'héroïne découvre à quel point elle est dépendante de sa vallée et a su en devenir le personnage central, elle se complaira à l'écrire à ses amis et à habiter, pour eux, pleinement ce rôle. Ainsi, écrivant à Mazzini en 1847: 'Venez me voir chez moi dans ma Vallée Noire si bête et si bonne. J'y suis plus moi-même qu'à Paris, où

11 Sand, *Préfaces*, I, p. 177.

je suis toujours malade au moral et au physique.¹² On a bien lu: la Vallée Noire, c'est sa 'peau d'âne'. Elle le dit d'ailleurs dans la préface de 1852 à *Valentine*: 'il me semblait que la Vallée Noire, c'était moi-même, c'était le cadre, le vêtement de ma propre existence, et il y avait si loin de là à une toilette brillante et faite pour attirer les regards!'.¹³

¹² Lettre à Joseph Mazzini, le 22 mai 1847 (*Corr* VII, p. 718).

¹³ Sand, *Préfaces*, I, p. 177.